

Arrêt sur image

2313 Mots

Son balai heurta la plinthe. Un éclat se détacha et glissa au sol. Il crut d'abord à un morceau de plâtre. En se penchant, il ramassa l'objet et découvrit un morceau de papier plié en quatre. Il le déplia et lut : *Je suis Dieu, je suis un chien, je suis un arbre...*

Les lettres, tracées à la hâte, semblaient aussi froissées que le papier lui-même.

Monsieur Germain, homme de peine au sanatorium de Bellevue depuis plus de vingt-cinq ans, avait passé sa vie à effacer les traces des autres mais, celle-ci, et il ne savait pas pourquoi, l'intriguait. Il soupesa le billet entre ses doigts calleux, plissa les yeux.

« Qu'est-ce que c'est que ça encore ? » marmonna-t-il.

Ce n'était pas la première fois qu'il ramassait des mots de fous. Les fous ici laissaient toujours des signes, des dessins, des prières, des malédictions.

Il retourna le morceau de papier.

Au dos, une date à l'encre pâle : *19 mars 1919*. Et, tracée en travers, une promesse ou une menace :

*Demain, je danse.*

Monsieur Germain frissonna.

Sur le moment, il ne sut pas vraiment pourquoi. Peut-être inconsciemment percevait-il déjà le mystère qui allait devenir son obsession ? Au moment où il s'était relevé, le papier dans la main, l'infirmière en chef était apparue au bout du couloir. En arrivant à son niveau elle lui demanda :

— Tu as trouvé quoi, Germain ?

— Rien, rien, un bout de papier qui traîne, avec dessus une espèce de « je suis dieu, je suis un chien » ... Tout ça ne veut rien dire. Enfin, quand même, ils devraient arrêter de gaspiller du papier, ceux-là.

L'infirmière sourit.

— Tu devrais arrêter de les juger, Germain. Parfois leurs délires valent mieux que nos réalités.

Il marmonna un « mooouais » chargé de doutes.

Il plia la note et la glissa dans la poche arrière de sa salopette.

À 5 heures, n'en pouvant plus, essoré par une nuit de tourments, il se leva et traversa son appartement de la tour des Pins. Deux pas lui avaient suffi pour se retrouver dans ce qui lui servait de cuisine... Et c'est là, coincé entre la fenêtre et le chauffe-eau qui lui sifflait une chanson, qu'il prépara sa chicorée. Minutieusement.

C'est ce qui déclencha tout. Sa minutie.

Assis à sa table en Formica à damier rouge et jaune, il fixait le mur, les mots tournoyant dans sa tête comme une valse sans fin. Il avait beau se refaire le film de sa nuit, avec ces mots sans cesse répétés dans sa tête : *Je suis Dieu, je suis un chien, je suis un arbre. Demain, je danse...*

*Mummm, Demain, je danse. Demain, je danse.*

Il n'arrivait pas à comprendre le sens de ces phrases.

Bon, encore : *Je suis Dieu, je suis un chien etc...* On peut se le dire, entre nous, c'étaient bien des mots de fous. Mais : *Demain, je danse...* La tasse fumante à la main, la bouche ouverte, il était perplexe.

« Oui mais, toi, le danseur, tu dances quoi... ? »

À la troisième toute-petite gorgée de sa chicorée, à laquelle il rajoutait toujours une larme de lait, il pensa à la secrétaire du sanatorium, Madame Marthe. Véritable mémoire des lieux, elle savait tout des allées et venues passées, présentes et peut-être même à venir... Pas un soupir ne lui échappait. Son secret ? Elle avait les clefs qui ouvraient la pièce la plus énigmatique de l'établissement, les archives. Donc, s'il y avait bien quelqu'un qui puisse répondre à ses questions, c'était Madame Marthe. En plus, il savait qu'il avait un avantage, Madame Marthe, en pinçait pour lui.

Il prit son temps de s'habiller avec son plus beau costume, sortit, ferma la porte de l'appartement, descendit les escaliers, (l'ascenseur était en panne), et sauta dans le bus numéro 5 qui l'amenait au sanatorium tous les matins. Sauf que cette fois-ci, une fois arrivé, il bifurqua vers l'aile gauche du bâtiment, monta les escaliers, ouvrit la porte qui donnait sur le couloir du troisième étage et alla frapper à la deuxième porte sur la droite.

Une voix, un peu haut-perchée, à l'accent traînant et joyeux se fit entendre :

— Entreeez

Il ajusta sa cravate, ouvrit la porte, passa la tête et avec un grand sourire dit :

— Madame Marthe, Bonjour ! Je peux ?

— Oh, monsieur Germain, quel bon vent vous amène ?

Je vous en prie, asseyez-vous.

Il lui raconta sa découverte de la veille.

— Un bout de papier, vous dites ? Avec écrit dessus Je suis Dieu...

— Et puis autre chose, derrière. Une date : 19 mars 1919. Et : *Demain, je danse*.

Madame Marthe posa ses deux mains sur son bureau, bien à plat, comme pour empêcher le meuble de s'envoler.

— Donnez.

Monsieur Germain ne donna pas. Il avait beau être un homme simple, lui-même n'aurait jamais prétendu le contraire, il savait reconnaître le moment où un objet sans valeur en prenait soudain une. Il avait passé trente-cinq ans à ramasser ce que les autres laissaient tomber ; il commençait, ce matin-là, à comprendre qu'on pouvait aussi ramasser ce que les autres avaient perdu.

Il s'étonna lui-même de son audace en entendant les paroles qui sortirent de sa bouche avant même qu'il les ait vraiment pensées :

— D'abord, vous me dites qui c'est. Après, je donne.

Madame Marthe le regarda longuement, avec une tendresse un peu lasse. Elle pensa : « Quel bel homme, quel caractère. » Puis elle se leva et lui dit :

— Suivez-moi.

Ils sortirent du bureau et elle l'amena, après des déambulations infinies dans des corridors et escaliers, devant une porte marquée en lettres capitales noires : ARCHIVES.

Monsieur Germain était impressionné par la prestance de Madame Marthe. Avec l'âge elle grandissait, lui, rapetissait. Mais chaque mystère en son temps.

Une fois la porte ouverte, il la suivit. Elle était vraiment dans son monde. Un monde fait de milliers de documents qui racontaient la folie, chacun portant un nom inscrit d'une belle écriture.

— Voilà, c'est ici. Je m'en souviens très bien, c'était le deuxième cas que j'ai enregistré. J'étais toute jeune dit-elle avec un soupir en tirant sur le document. D'une main délicate elle en balaya la poussière et le donna à Monsieur Germain.

Il tenait le dossier du bout des doigts, et encore une fois frissonna.

— Madame Marthe, serait-il possible de vous emprunter ces papiers vingt-quatre heures, j'ai besoin de les étudier. C'est important pour moi.

— Germain. Vous permettez que je vous appelle Germain ? Je vous les laisse pendant deux jours, si vous me promettez de me les rapporter en main propre.

— Marthe, merci ! Merci de votre compréhension et de votre générosité. Promis, dans deux jours

je serai dans votre bureau.

Alors qu'il s'apprêtait à partir, son trésor bien serré sur sa poitrine, Marthe l'interpella.

— Vous devriez aller faire un tour dans le bâtiment C, au deuxième étage. Il y a un studio de danse. Peut-être que d'autres choses s'y cachent.

— Bâtiment C, merci, j'ai le temps, j'ai pris ma journée, j'y vais !

À mi-chemin, il s'arrêta sur un banc. Il fallait qu'il voie de ses yeux à qui il avait affaire. Il tira sur les lacets qui fermaient le carton d'archivage et sortit les feuillets. En haut, à gauche, sur la première page, un nom : Vaslav Nijinski. Suivait la cause de l'internement : une schizophrénie confuse avec excitation maniaque légère et quelques remarques savantes de différents psychiatres.

Monsieur Germain, même en fréquentant chaque jour une multitude de fous, ne savait pas vraiment de quoi il retournait. Il y avait de tout au sanatorium, des cas les plus graves à ceux plus légers. Il pouvait arriver qu'il ait même des conversations avec quelques-uns mais, pour être honnête, il ne s'était jamais vraiment intéressé à eux. Pour lui, la folie, c'était quand on n'avait rien à faire, et lui, il avait trois bâtiments à balayer, tous les jours. La guerre aussi avait eu raison de beaucoup d'esprits, et il ne voulait pas revivre les horreurs vécues à travers tous ces pauvres gens.

Là, c'était différent. Cette note trouvée, coincée sous une plinthe, presque invisible, aiguissait sa curiosité. Il voulait savoir. Quoi ? il ne le savait pas, mais il voulait savoir.

Sous les papiers, il y avait trois photos de ce Nijinski. Les trois étaient annotées. La première était une photo du ballet *Giselle*. La deuxième, une photo de *L'Après-midi d'un faune* et la troisième avait été prise dans un studio de danse. Sur la dernière, Nijinski avait l'air plus âgé, en costume de ville, le dos contre la barre qui courait le long du mur, et il sautait.

La photo avait été prise au plus haut de son saut.

Comme si le temps s'était arrêté.

Un arrêt sur image de la vie de Vaslav Nijinski.

Monsieur Germain tremblait, il était pénétré par ces images. Ses yeux étaient hypnotisés par les mains du danseur. Tout était dit dans l'extraordinaire grâce de ces mains. Relâchées, à peine ouvertes, elles parlaient sans mot. La vérité, songea-t-il. La vérité se cache dans les mains.

Il leva ses mains, les regarda contre le ciel bleu, calleuses et usées par des années de balayage.

Serait-il capable de les faire danser ? Il les fit tourner au ralenti.

Elles aussi pouvaient dire la vérité.

Il était assis, les bras en l'air et réalisa qu'il tenait encore dans la main la photo prise dans le studio de danse. Il étudia minutieusement l'homme dans son saut. Il était fasciné par ses pieds qui ne touchaient plus le sol, et par son visage qui, même figé, continuait l'envol.

Il lui fallait absolument voir le studio. Il ramassa les papiers éparpillés au sol et se mit à courir en direction du Bâtiment C, un peu à l'écart.

Il poussa la porte du studio avec une appréhension étrange, entra et ferma derrière lui. Il resta collé à la porte, les yeux écarquillés, respirant à peine. La pièce, assez grande, était baignée de lumière malgré les vitres sales.

Il fut saisi par le silence qui régnait.

Une cathédrale oubliée de la beauté.

En face de lui, de l'autre côté, le mur. Oui, le voilà. C'était exactement l'endroit où la photo avait été prise.

Monsieur Germain fut attiré par des marques sombres juste là où semblait s'être passé le saut.

« Putain... murmura-t-il, c'est quoi ça ? »

Il avait vu ce qui semblait bien être deux empreintes de semelles. Il alla y voir d'un peu plus près. Hésitant un instant, il osa enfin placer ses pieds sur les empreintes. Il demeura enraciné là, pendant un long moment.

Le soleil était dans sa descente, et quelques rayons filtrés par la poussière en flottaison laissèrent apparaître d'autres pas, ici en cercles, là en diagonales. Son pied droit s'en étonna et, tenté de suivre la danse, se posa avec hésitation sur la plus proche des nouvelles empreintes, pour se rétracter tout aussitôt. Dans le mouvement de retour à sa place initiale, les traces avaient disparu. Mais le désir était trop grand. Il repartit à la charge et jeta son pied là où il pensait être la marque. Au moment où son pied toucha le sol, elle réapparut. Cette fois ci, il resta bien en place. Le parquet laissait sa mémoire se révéler petit à petit. Et l'on pouvait voir nettement le pied droit de Monsieur Germain se tortiller, doucement mais sûrement, avec son postérieur qui se mettait à suivre lascivement le rythme du pied.

— Que m'arrive-t-il ? se dit-il, alors que sa tête aussi se mettait à dodeliner.

Puis ses bras s'élevèrent dans la même lenteur langoureuse.

Il dansait.

Pour la première fois de sa vie, il dansait.

Un sourire aux lèvres, il se sentait gracieux et animal à la fois.

Son dos se courba, se cambra, se courba à nouveau, et ainsi de suite jusqu'à ce que son pied gauche s'engageât à son tour, et il était parti, lançant une jambe dans les airs, puis l'autre, s'allongeant au sol comme le faune sur la terre humide du soir.

Comme ça, simplement.

Et il dansa longtemps.

Épuisé mais apaisé, la nuit était tombée quand il s'arrêta de virevolter.

Il se laissa flotter encore un moment, seul, dans la pénombre, baigné par le silence.

Puis, il sortit.

Il marchait sans s'apercevoir qu'il prenait la direction de l'immense parc derrière le sanatorium.

Le bus 5 attendrait.

Ses jambes le portaient à peine, tremblantes encore de cette danse venue du plus profond des âges. Par moments, de longs cris déchiraient encore le calme qui le remplissait. Il s'enfonça loin parmi les arbres centenaires. Il aurait aimé qu'ils lui racontent comment était le danseur. Ils avaient dû le voir, l'entendre. Il avait lu furtivement, dans le dossier, une note relatant les danses qu'il improvisait dans ces bois, en récitant ses poèmes.

Un de ces poèmes était dans les papiers, il le prit pour le lire à haute voix, le déchiffrant lentement, au fur et à mesure :

*Au cœur ... des heures sombres*

*Du soir, qui en rafale, descend ...*

*Des yeux se plissent,*

*Avec langueur rugissent.*

*Des mains et des pieds dansant*

*Dessinent ..., esquissent les ombres,*

*De celles qui font des rêves*

*Un grand vertige ...*

*Qui vous tourne ...*

*Et vous retourne,*

*Au tréfonds de votre cœur en haute-voltige*

*D'une main experte, sans trêve ...*

Il n'avait pas tout compris, et préférait ne pas chercher d'où venaient ces mots. Il s'arrêta pour s'allonger dans l'herbe fraîche et déposa le dossier Nijinski sur sa poitrine. Écartant ses jambes et ses bras, il regarda le ciel. Lui, le vieux balayeur qui n'avait jamais laissé aucune trace, se sentit faune. Pour la première fois de sa vie, dans ce studio, son corps avait laissé une empreinte.

Un parfum léger de liberté.

Monsieur Germain absorbait le ciel, dévorait les étoiles mystérieusement suspendues.

Il lui semblait que le monde s'était arrêté.

En fait, c'était son cœur.

.